

LES SCIENCES COMPORTEMENTALES ET LA TRANSITION AGRO-ÉCOLOGIQUE

CONCLUSION

par Claude **DEBRU**¹

Ma contribution en conclusion de cette séance extrêmement instructive, suscitant un sentiment de grande complexité et de tâtonnement, sera celle d'un universitaire, spécialisé en philosophie et épistémologie des sciences de la vie, avec une visée proprement scientifique.

En tant que philosophe, je peux tenter de dégager des lignes de force qui structurent les contradictions dans lesquelles nous sommes plongés, et les voies d'évolution qui sont ou seront explorées – tant il est vrai qu'on ne peut rester indéfiniment dans les contradictions et les conflits entre forces antagonistes.

Il s'agit ici, au fond, de conflits de valeurs (valeurs au sens philosophique), et de hiérarchie des valeurs – à savoir : y a-t-il des valeurs supérieures à d'autres et qu'il est donc impératif de préférer à d'autres ?

Si l'on veut essayer de comprendre quelque chose à ce qui est en train de se produire, ce qui est bien la fonction d'une institution comme la nôtre, je pense que cette grille d'interprétation fournie par les valeurs et leur hiérarchie peut être utile. Qu'il y ait un conflit fréquent entre écologie et production agricole est aisément reconnaissable, même si certains cherchent à le minimiser. Protéger la nature ou nourrir la planète ? S'agit-il d'une opposition diamétrale, ou existe-t-il (espérons-le) des chemins permettant de dépasser cette contradiction ? A ce point, les chercheurs, agronomes, généticiens, physiologistes, à quoi peuvent d'adjoindre les sciences humaines et sociales, peuvent offrir des solutions innovantes, et il y en a un certain nombre.

Cherchons à préciser, en faisant un peu de philosophie, de quoi il s'agit avec le conflit entre valeurs et la hiérarchie des valeurs. Mon maître Georges Canguilhem, qui enseignait la philosophie à la Faculté de lettres de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand pendant la guerre, a traité de ces choses dans ses cours tout en les vivant à travers son engagement dans la Résistance. Son engagement était le fruit d'un choix entre valeurs. Il avait profondément vécu cela : doit-on placer la paix comme valeur absolue au-dessus de toutes les autres ou doit-on se résoudre à faire la guerre ? Ce

¹ Membre de l'Académie d'agriculture de France ? Professeur émérite de l'ENS-CAPHES.

dilemme se posait à la fin de années trente. Et c'était au politique de trancher. On a vu la suite.

Comment appréhender cette notion de valeur qui par définition ne correspond à rien d'existant, qui est opposée au simple fait ? Un fait n'est pas une valeur. Selon Canguilhem dans ses réflexions de l'époque, la valeur est appréhendée par la conscience, laquelle a une capacité de propulsion interne (les paysans manifestent). « Dans le conflit objet-sujet, le sujet est ce qui s'affirme contre l'objet dans un projet. Le sujet ne peut tenir ni dans les limites de l'individu ni dans celles de la collectivité. Sur le plan de la réflexion philosophique, la valeur vaut seulement. Elle ne peut être ramenée à une province ou un aspect de l'être. C'est en ce sens qu'elle peut être dite absolue ». En 1943, depuis déjà plusieurs années, Canguilhem s'est éloigné du pacifisme en choisissant la Résistance. La Résistance était un absolu. C'est ainsi que « le devenir de la conscience nous apparaît comme une conquête de valeurs ». A quoi s'ajoute la précarité des valeurs. La précarité des valeurs : la tentative de les traduire dans des réalités peut échouer. Nous sommes là dans l'action publique.

Fermons cette parenthèse philosophique. Revenons au point concernant l'implication des différents secteurs de la recherche. Ce point est excessivement important. Pour un individu quel qu'il soit, plongé dans une situation difficile, et donc en proie à des émotions, le fait d'essayer de comprendre les tenants et aboutissants de cette situation aide à sortir de l'émotion et à rechercher une issue rationnelle. Dire cela n'a rien de nouveau. Le physiologiste qui s'est le plus occupé des émotions Joseph Ledoux, disait que la peur peut être le résultat d'un conditionnement. Elle peut naître d'un conditionnement et être entretenue par un conditionnement. En outre, la peur est contagieuse et vraisemblablement aussi renforce par l'interaction avec les congénères. Question : la peur peut-elle être déconditionnée ? Elle peut vraisemblablement être surmontée par un apprentissage spécifique. Je crois que les militaires le savent bien.

Tout cela peut paraître bien théorique. Mais c'est une donnée anthropologique fondamentale.

Il est de fait que la connaissance peut aider à surmonter la peur et à trouver les voies d'une action efficace. Ce qui nous amène tout droit à la question de l'enseignement et de la diffusion. On a entendu beaucoup dire que le remède à la prétendue crise de confiance dont la science serait la victime peut être trouvé dans la pédagogie. C'est certain. La pédagogie joue partout un rôle. A mon sens il faut qu'elle vise préférentiellement la nouvelle génération. Enseigner les nouvelles connaissances sur le climat, le sol, sur la génétique, sur l'agronomie, et sensibiliser à l'apport des sciences de l'homme et de la société, cela se fait déjà sans doute ; Mais cela doit être systématisé. C'est le passage de la recherche à l'enseignement, processus bien connu, processus capital.

Cela dit, il me semble qu'un tel enseignement doit reposer sur l'idée de l'intrication entre les différentes approches, sur la nécessité d'inclure d'autres causalités, par exemple la démographie, afin de donner de cette manière une idée de la complexité des choses, et du fait que l'action publique, confrontée à cette complexité, doit choisir et simplifier, dans l'esprit de ce que le neurophysiologiste Alain Berthoz, qui est déjà intervenu ici, appelle simplicité.

Un tel enseignement doit donc être également une préparation à l'action publique, aux politiques publiques – lesquelles, on le voit tous les jours, se heurtent dans leur application à de nombreuses difficultés. C'est pourquoi la cible d'un tel enseignement devrait être diversifiée. Décideurs, certes, mais aussi les premiers concernés, les agriculteurs à travers l'enseignement agricole, les conseillers agricoles, les syndicats. J'avoue que je parle de ce que je ne connais pas. Mais il me semble qu'il s'agit de dépasser les passions par l'information, par la transparence pour rétablir la confiance, par la sensibilisation et par la mise en œuvre,

En guise de conclusion : je crois comprendre que l'agriculteur de demain, plus encore que celui d'aujourd'hui, sera un technicien pénétré de connaissances scientifiques nouvelles.